

Une pincée de sel pour quatre litres d'eau par jour

Suisse La fondation genevoise créée par Denis von der Weid développe des solutions technologiques adaptées aux plus démunis, comme le système WATA, qui permet de produire de l'eau potable localement

Bertrand Beauté Tribune de Genève

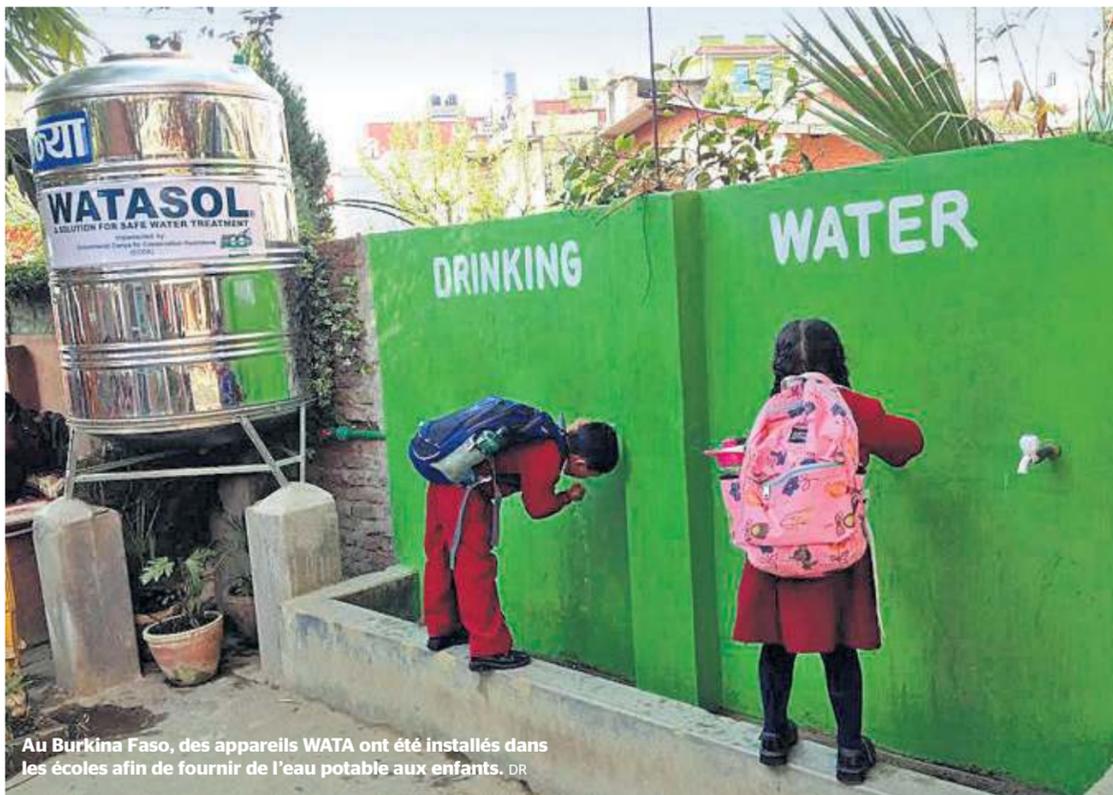
Un livre ne suffirait probablement pas à raconter Denis von der Weid. Tour à tour professeur d'économie en Colombie, travailleur dans les bidonvilles de Bombay, promoteur de radio pirate en Afrique, l'homme semble avoir autant de vies que de cheveux blancs. L'œil pétillant et volontiers taquin, il joue désormais au Géo Trouvetou pour les plus pauvres, ceux qui vivent avec moins de quelques dollars par jour.

«En 1984, j'ai créé la fondation Antenna International, un réseau d'avocats pour la défense des droits de l'homme. Mais il m'est vite apparu que cela ne suffisait pas. A quoi bon lutter pour les droits humains si les plus pauvres ne disposent pas de nourriture, d'eau potable et de lumière? Ces éléments sont indispensables à la vie quotidienne et pourtant trois milliards de personnes n'y ont pas accès.»

Accès à l'eau potable

Pour combler ce manque, le professeur, qui a étudié le droit et l'économie à l'Université de Fribourg et l'Insead, se tourne - presque par hasard - vers les sciences. «A l'époque, je vivais en Inde pour mener des recherches sur la lèpre. J'y ai découvert le drame des maladies hydriques. Alors que dans le Nord, des technologies permettent de disposer d'eau potable à tous les robinets, ce n'est pas le cas là-bas. Pourquoi? Parce que la recherche scientifique est un business comme les autres. Elle sert ceux qui peuvent payer. La moitié de la population mondiale ne peut satisfaire ses besoins essentiels. Pourtant, ce n'est pas une priorité pour la recherche scientifique. Partant de ce constat, j'ai décidé, en 1989, de créer Antenna Technologies, dont l'objectif est la recherche et la diffusion de technologies low cost adaptées aux besoins des communautés les plus vulnérables.»

Vingt-cinq ans plus tard, la fondation envoie ses solutions aux quatre coins de la planète. Présente dans une trentaine



Au Burkina Faso, des appareils WATA ont été installés dans les écoles afin de fournir de l'eau potable aux enfants. DR

de pays, Antenna se bat sur tous les fronts: la nutrition, l'agriculture biologique et durable, l'énergie renouvelable, le microcrédit, l'accès à l'eau potable...

Sur ce dernier point, la fondation lance en juin 2016 deux nouveaux modèles de son système WATA, qui permet de produire de l'eau potable localement. L'enjeu est d'importance. Selon les chiffres de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), 663 millions de personnes dans le monde ne disposent pas, en 2015, d'un point d'eau amélioré - principalement en Afrique subsaharienne (319 millions) et en Asie du Sud (134 millions). Or l'amélioration de la qualité de l'eau, de l'assainissement et de l'hygiène permettrait, selon l'OMS, d'éviter chaque année

842 000 décès imputables aux maladies diarrhéiques, dont 340 000 enfants de moins de 5 ans.

Les WATA permettent de purifier de grandes quantités d'eau grâce à une pincée de sel et un processus d'électrolyse qui transforme l'eau salée en chlore. Cette technologie offre une solution locale pour le traitement de l'eau destinée à être bue. Au Burkina Faso, par exemple, 42 centres de santé ont été équipés d'un tel appareil et le personnel formé, afin d'améliorer l'hygiène des soins pour des milliers de patients. Un succès.

Avec 3600 WATA vendus dans le monde, la fondation Antenna estime qu'elle permet à 15 millions de personnes de disposer de quatre litres d'eau puri-

fiée par jour. «Mais nous pourrions faire de même pour 50 millions de personnes avec plus de moyens», affirme Denis von der Weid.

Des solutions adaptées

«Si l'on adapte une technologie aux besoins des plus pauvres, nous pouvons changer radicalement leurs conditions de vie, insiste-t-il. Prenons l'exemple de l'eau. Les pays du Nord sont habitués à la purification chlorée depuis des années par le biais des stations d'épuration. Mais cette solution n'est pas envisageable dans les pays du Sud qui ne disposent pas des infrastructures nécessaires. Il fallait donc changer la technologie, afin que de l'eau potable puisse être produite de ma-

nière autonome dans chaque communauté. Les compétences ne font pas défaut mais la volonté politique étant insuffisante, introduire une nouvelle technologie adaptée aux démunis est un défi majeur. C'est la mission que s'est donnée Antenna. Cela a commencé avec des maisons à 1000 dollars, puis cela s'est poursuivi avec des cultures de spiruline - une micro-algue à haute valeur nutritionnelle, dont quelques grammes par jour améliorent spectaculairement l'état nutritionnel des enfants sous-alimentés.»

Résorber l'extrême pauvreté

A l'échelle de la planète, ces solutions peuvent paraître dérisoires. «Notre objectif n'est pas de sauver le monde mais d'apporter des solutions locales et innovantes par transfert de technologie et de formation, note le professeur. Il ne s'agit pas de charité mais d'échange. L'idée demeure toujours de stimuler l'économie locale, afin de rendre les populations autonomes. C'est pourquoi nous misons sur nos partenaires locaux et l'éducation des populations. Nous avons ainsi initié des programmes «école» au Burkina Faso et au Népal par exemple, afin de former les enfants aux pratiques d'hygiène et à l'usage des WATA.»

Et ça marche! Dans certains pays, des innovations portées par Antenna s'auto-développent désormais, en étant produites et reproduites localement. «J'espère que notre modèle sera imité par d'autres ONG, mais aussi par les institutions et les centres de recherche. Aujourd'hui, la jeunesse s'intéresse au développement, mais rarement les professeurs. Je trouve inacceptable que la plupart des universités ne disposent pas d'une chaire dédiée à la recherche sur les besoins fondamentaux, poursuit Denis von der Weid. Lorsque je retourne dans les bidonvilles de Bombay aujourd'hui, je retrouve des amis exactement à la place où je les avais laissés il y a vingt-cinq ans. Le système actuel ne permet pas de résorber l'extrême pauvreté. Mais améliorer les conditions de vie d'une personne ou d'une collectivité est à notre portée. C'est un bonheur d'y passer une vie.»

Russie

Un programme de rééducation à ski aide des handicapés à repousser leurs limites

«**J**e vis pratiquement dans les hôpitaux.» Maria Tsvetkova est la mère d'Alice - une petite fille atteinte de paralysie cérébrale infantile. Pour elle, cette Moscovite se rend régulièrement en République tchèque et en Slovaquie afin de participer à des cours de rééducation. L'an dernier, la famille a décidé d'essayer un programme d'un nouveau genre: «Ski Dreams». Grâce à lui, «Alice a appris à marcher. Ses mouvements et sa démarche sont devenus bien plus stables, se réjouit Tsvetkova. Les cours ne sont pas épuisants, il s'agit plutôt d'activités agréables et intéressantes. Résultat: entre deux séances, Alice, qui a désormais six ans, ne tient pas en place. Elle veut absolument y retourner!»

Le programme, qui a été conçu par une organisation à but non lucratif, propose des leçons de ski aux personnes de tous âges affectées par des handicaps



Le ski accélère considérablement le processus de rééducation. DR

physiques et mentaux. «Nous acceptons les participants dès 3 ans. Ils skient sous la tutelle d'instructeurs qualifiés, avec du matériel spécialement adapté à leurs besoins, explique Julia Gerasimova,

coordinatrice du programme. Le ski accélère considérablement le processus de traitement, de rééducation et d'intégration sociale des participants, que leurs handicaps soient congénitaux ou acquis.»

Selon les organisateurs, Ski Dreams améliore l'état des participants après seulement deux à trois semaines. Le projet a été lancé en janvier 2014 par l'acteur Sergey Belogolovtsev et sa femme, la journaliste Natalya Belogolovtseva. Leur fils Evgeniy, atteint de paralysie cérébrale infantile, n'a marché qu'à l'âge de 6 ans. La famille s'est essayée à toutes sortes de cours de rééducation, y compris un programme à ski aux Etats-Unis qui, contre toute attente, a été le plus efficace. Cela fait trente ans que ce type de programme existe aux Etats-Unis, au Canada et en Australie, mais les Belogolovtsevi sont les premiers à développer un tel programme en Russie.

«Notre expérience montre que la rééducation à skis est efficace pour les personnes atteintes de handicaps du système locomoteur, du syndrome de Down, d'autisme, mais également aux personnes souffrant de cécité et de surdité»,

affirme l'organisation. Actuellement présente dans 16 régions de Russie, de Moscou au kraï de Krasnoïarsk en passant par Riazan et l'Oudmourtie, l'organisation a réhabilité à ce jour plus de 3000 personnes âgé de 3 et 62 ans. En plus de ses cours de rééducation, Ski Dreams propose des programmes de formation pour les éducateurs certifiés et les bénévoles.

Les parents des patients payent le plus souvent les frais du programme eux-mêmes, mais les familles défavorisées peuvent obtenir des bourses financées par des mécènes ou des parrainages. A Moscou, les cours coûtent entre 3000 et 6000 roubles (entre 50 et 60 dollars américains) pour deux séances hebdomadaires. L'alternative gouvernementale - une journée au centre de rééducation du Ministère du développement social - est facturée 5000 roubles (75 dollars).

Angelina Davidova, Kommersant